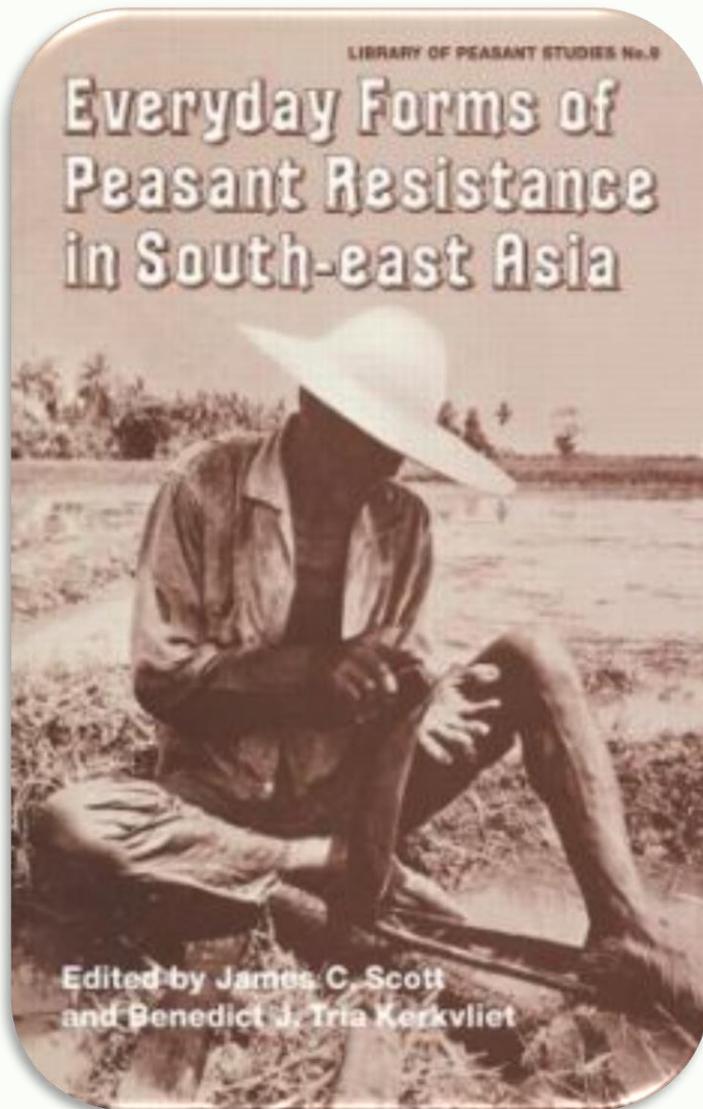


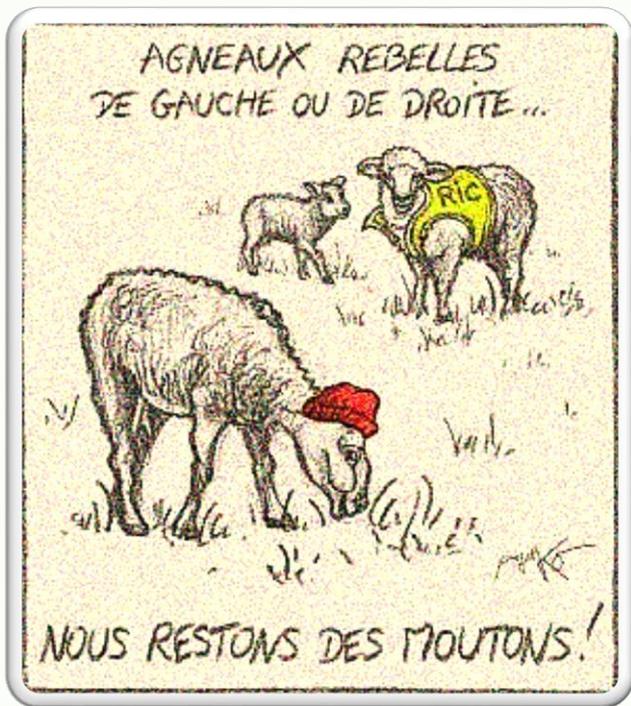
L'essentiel de traduction du livre de James C. Scott :



**Les formes quotidiennes
de la
Résistance Paysanne**



Février 2020



Il n'y a pas de solution au sein du système !...

Résistance politique : Les formes quotidiennes de la résistance paysanne

1/3 (James C. Scott)

PREMIÈRE PARTIE

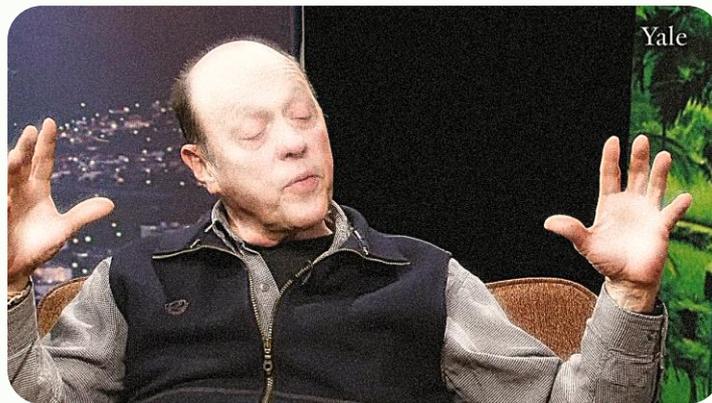
“Le pouvoir externe qui prive l’homme de sa liberté de communiquer ses pensées publiquement, le prive dans le même temps de sa liberté de penser.”

~ Emmanuel Kant ~

“Lorsque passe le grand seigneur, le paysan sage le salue bien bas et silencieusement... pète.”

~ Proverbe éthiopien ~ (cité par James C. Scott dans son livre “Domination and the Arts of Resistance”, 1999) ~

*Les formes quotidiennes de la résistance paysanne
(larges extraits)*



*James C. Scott (anthropologue et professeur de science politique université de Yale,
Council on South East Asia Studies)
2012*

Source : <https://libcom.org/history/everyday-forms-peasant-resistance-james-c-scott>

La résistance quotidienne est la forme la plus commune d'opposition à l'oppression. Elle consiste à traîner des pieds, résistance passive, désobéissance, larcin, désertion, ignorance feinte, calomnie, vandalisme, sabotage, fuite etc... Cet article de James C. Scott ci-dessous, est un classique portrait de cette "résistance quotidienne".

I. L'histoire non-écrite de la résistance

L'argument qui s'ensuit a pris son origine dans un mécontentement croissant avec la plupart du travail (anthropologique) récent, le mien tout autant que d'autres, au sujet de la rébellion paysanne et de là, il n'est que trop apparent que l'attention inhabituelle pour une grande insurrection paysanne n'était, du moins en ce qui concerne l'Amérique du Nord, que stimulée par la guerre du Vietnam et quelque chose issue du romantisme académique de la gauche soutenant les guerres de libération nationale. Dans ce cas, l'intérêt et la source de matériel se renforçaient mutuellement. Car les documents historiques d'archives furent les plus riches durant ces moments précis où la paysannerie vint se poser en menace envers l'État et l'ordre international existant.[1] D'autres fois, en fait presque à chaque fois, la paysannerie est apparue dans les archives historiques non pas tant comme un acteur historique, mais plutôt comme modeste contributeur anonyme de statistiques sur la conscription, sur les impôts, le travail migratoire, la détention des terres et les productions agricoles.



Le fait est que malgré toute leur importance lorsqu'elles se produisent, les rébellions paysannes, sans parler des "révolutions", ne sont pas bien nombreuses. Non seulement les circonstances favorisant un soulèvement paysan à grande échelle sont rares, mais lorsqu'elles apparaissent, les révoltes qui en découlent sont le plus souvent écrasées sans cérémonie. Soyons certains que même une révolte ayant échoué peut apporter quelque chose : quelques concessions de l'État et/ou des propriétaires terriens, un bref répit dans de nouvelles relations de production douloureuses,[2] et la mémoire d'une résistance et d'un courage qui peuvent bien se mettre en veilleuse pour le futur. De tels gains quoiqu'il en soit, sont incertains, tandis que le carnage, la répression et la démoralisation issus de la défaite sont eux bien réels.

Au sens plus large, on peut dire que l'historiographie de la lutte des classes a été systématiquement déformée dans une direction étatico-centrique. Les événements qui marquent sont les événements auxquels les États et les classes dominantes, dirigeantes, accordent le plus d'importance dans leurs archives. Ainsi, par exemple, une petite et futile rébellion clame une attention toute disproportionnée en rapport à son impact sur les relations de classe alors que des actions non mentionnées de sabotage, de vol ou autre qui ont pu avoir un impact bien plus important, sont totalement ignorées ou rarement notées. Une petite rébellion peut bien avoir une importance symbolique en ce qui concerne sa violence ou ses buts révolutionnaires mais pour la plupart des classes subordonnées historiquement de tels épisodes rares furent moins importants que la guérilla tranquille, sans coups d'éclat et indomptable qui prit place jour après jour.

Ce n'est peut-être que dans l'étude de l'esclavage qu'on donne une telle attention à ces formes de résistance et ceci parce qu'il y a clairement eu très peu de rébellion d'esclaves (dans le Sud d'avant la guerre de sécession quoi qu'il en soit) pour mettre en appétit les historiens. Il faut aussi rappeler que même durant ces moments historiques extraordinaires, lorsqu'une révolution appuyée par les paysans réussit à prendre le pouvoir, les résultats sont, au mieux, très mitigés pour la paysannerie. Quel que soit d'autre auquel parvient la révolution, cela crée presque toujours un appareil d'État hégémonique encore plus coercitif, un de ceux qui est capable de se rabattre contre les populations rurales comme personne auparavant. Trop souvent la paysannerie se retrouve-t-elle dans la position ironique d'avoir aidé à mettre en place un pouvoir dont les plans d'industrialisation, d'imposition et de collectivisation sont le plus souvent en complet porte-à-faux avec ceux que les paysans pensaient avoir soutenus. [3]

Une histoire de la paysannerie qui ne se focaliserait que sur les révoltes (jacqueries) ne serait que comme une histoire des ouvriers de l'industrie qui ne mentionnerait que les grèves et les émeutes. Bien que ces événements soient indubitablement importants, ils ne nous disent pas grand-chose sur l'arène bien plus durable du conflit de classe et de la résistance : la lutte quotidienne, pied à pied dans les usines contre les cadences de travail, pour le gain de temps de loisirs supplémentaires, d'augmentation des salaires, de l'autonomie, de l'abolition de privilèges et du respect. Pour des travailleurs opérant, par définition, avec un désavantage structurel et étant soumis à la répression, de telles formes de résistance quotidiennes peuvent bien être les seules à disposition. La résistance de cette sorte ne rejette pas les manifestes, les manifestations et les batailles de rue qui d'accoutumée attire l'attention, mais un terrain vital est là aussi gagné et perdu. Pour la paysannerie, éparpillée aux quatre coins des campagnes et faisant face à des obstacles encore plus imposants à une action collective organisée, des formes de résistance quotidienne seraient particulièrement importantes.

Pour toutes ces raisons, il m'est apparu que l'insistance sur les rébellions paysannes était mal placée. En lieu et place, il semble bien plus judicieux de comprendre ce qu'on pourrait qualifier de formes paysannes de résistance quotidienne, la lutte constante mais prosaïque entre la paysannerie et ceux qui cherchent à toujours en extraire le travail, la nourriture, les impôts, les loyers et tout autre intérêt. La plupart de ces formes de lutte empruntées s'arrêtent bien avant le défi collectif ouvert. J'ai ici en tête les armes des plus ordinaires entre les mains de groupes souvent sans pouvoir : traîner les pieds (grève du zèle), le sabotage etc... Ces formes brechtiennes de lutte de classe ont certaines caractéristiques en commun. Elles ne demandent que peu ou pas de coordination ou de planification ; elles sont souvent des formes d'aides personnelles et elles évitent en général toute confrontation directe avec l'autorité ou les normes de l'élite. Comprendre ces formes communes de résistance c'est comprendre mieux ce que la paysannerie fait "entre les jacqueries" pour défendre au mieux ses intérêts.

Ce serait une grosse erreur, comme ça l'est avec les rébellions paysannes, de romantiser ces "armes des faibles". Elles n'ont que peu de chance de faire autre chose que de changer imperceptiblement les formes variées d'exploitation auxquelles les paysans doivent faire

face. De plus, la paysannerie n'a aucun monopole sur ces "armes", comme peuvent parfaitement l'attester tous ceux qui ont étudié un tant soit peu la résistance aux fonctionnaires et aux propriétaires terriens et la perturbation générée au bon fonctionnement de l'État.

D'un autre côté de tels modes de résistance brechtien ou schweiklien ne sont pas triviaux. ***La désertion des armées et l'évasion de la conscription obligatoire ainsi que des corvées ont sans aucun doute limité les aspirations impérialistes de bien des monarches d'Asie du Sud-Est [4] et aussi d'Europe. Le processus et son impact potentiel ne peut pas être mieux capturé que par le rendu de R. C Cobb sur la résistance à la conscription et la désertion des armées dans la France post-révolutionnaire et sous le 1er empire :***

"De l'an V à l'an VII, il y a des rapports de plus en plus fréquents en provenance de bon nombre de départements... de chaque conscrit d'un canton donné étant retourné à la maison et y vivant sans aucun trouble. Mieux, bon nombre d'entre eux ne retournèrent pas chez eux car ils n'étaient jamais partis. Aussi l'an VII vit une augmentation des doigts coupés à la main droite, la forme la plus commune d'auto-mutilation pour échapper à la conscription, ce qui peut être décrit comme un vaste mouvement de complicité collective, impliquant les familles, les paroisses, les autorités locales et les cantons.

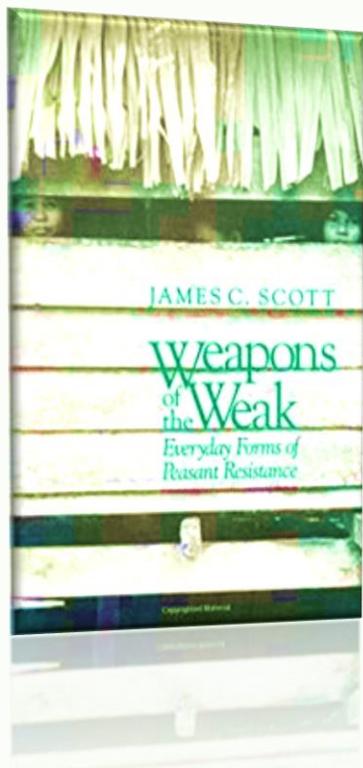
Même l'empire, qui avait pourtant bien plus de police locale et rurale, n'eut pas de succès à stopper, si ce n'est en réduisant le flot de manière temporaire, l'hémorragie de conscrits qui, à partir de 1812 atteignit des proportions épiques. Il ne pourrait y avoir referendum plus éloquent sur l'impopularité universelle d'un tel régime oppresseur et il n'y a pas de spectacle plus encourageant pour un historien que de constater qu'un peuple a décidé de ne plus se battre et de retourner à la maison... Le peuple du commun, du moins à cet égard, a eu sa juste part dans le fait de mettre à bas le régime le plus méprisable qu'ait connu la France." [5]

De la même manière, la fuite et l'évasion fiscale a classiquement freiné l'ambition et la portée d'États du tiers monde, qu'ils soient pré-coloniaux, coloniaux ou indépendants. Pas étonnant qu'une si large part des revenus fiscaux des États en voie de développement provienne de prélèvement sur l'import-export, ceci est le résultat en grande partie, de la capacité de résistance à l'impôt développée par leurs sujets. On peut lire la littérature sur le développement rural qui fournit un grand nombre de plans gouvernementaux impopulaires qui ont été forcés à l'arrêt par la résistance passive de la paysannerie.[6]

En certaines occasions, la résistance est devenue active, parfois même violente. Mais le plus souvent, elle prend la forme d'une désobéissance passive, d'une grève du zèle et de sabotage subtil, d'évasion fiscale et de déception en tous genres. Les efforts persistants du gouvernement colonial en Malaisie pour décourager les paysans de planter du caoutchouc qui ferait de la concurrence au secteur des plantations est un cas d'école.[7] De très vastes plans légaux de restriction et d'utilisation des sols furent essayés entre 1922 et 1928 puis de nouveau dans les années 1930, qui n'eurent que des résultats très modestes à cause de la



résistance massive des paysans à ces schémas de développement restrictifs. Les efforts des paysans dans des États socialistes free-style pour empêcher puis changer des formes impopulaires d'agriculture collective représentent un exemple marquant des techniques de défense disponibles à une paysannerie rusée. Une fois de plus en ces circonstances, la lutte est moins marquée par des confrontations directes de défi que par un évitement tranquille et subtil qui est tout aussi important et le plus souvent bien plus efficace.



Le style de résistance en question est sans doute le mieux décrit en contrastant des formes de résistance fonctionnant de concert, chacune ciblée vers le même but, le premier étant la “résistance quotidienne” dans ce que nous pensons et la seconde, plus ouverte de confrontation directe, qui typiquement domine l'étude sur la résistance. Dans une sphère réside le tranquille processus, la pièce de résistance si on veut, par lequel le paysan “squatter” s'est souvent incrusté sur des plantations et sur des terres forestières d'État ; dans une autre, une mutinerie ouverte visant à éliminer ou à remplacer des fonctionnaires. Dans une sphère se trouve le larcin des stocks de grain privés ou publics, dans l'autre une attaque ouverte sur les marchés et les greniers visant à la redistribution des sources et des stocks de nourriture.

De telles techniques de résistance sont parfaitement adaptées aux caractéristiques particulières de la paysannerie. Étant une classe diverse de “basse classe”, géographiquement distribuée, souvent manquant de la discipline et du leadership qui encouragerait à une opposition de manière plus organisée, la paysannerie est mieux faite pour des campagnes de longues durées de style guérilla qui demande peu ou pas de coordination. Leurs actes individuels de trainage de pieds et d'évasion, renforcés souvent par une vénérable culture populaire de résistance, multiplié par des milliers, peuvent, en fin de compte, faire un sacré carton dans les politiques rêvées par ceux qui se croient supérieurs dans le capital. L'État peut répondre de plusieurs manières. Les politiques peuvent être réajustées avec des attentes plus réalistes. Elles peuvent être maintenues mais renforcées d'avantages positifs visant à encourager l'obéissance. Et bien entendu, l'État peut parfaitement choisir d'employer toujours plus de coercition.

Quelle que soit la réponse, nous ne devons pas manquer le fait que l'action de la paysannerie a changé ou limité les options politiques disponibles. C'est de cette manière et non pas par les révoltes, encore moins par la pression légale, que la paysannerie a traditionnellement fait sentir sa présence et son action politiques. *Ainsi, toute histoire ou théorie de la politique paysanne qui tente de rendre justice à la paysannerie en tant qu'acteur politique historique doit nécessairement en venir à saisir et à comprendre ce que j'ai choisi de nommer “les formes quotidiennes de résistance”. Pour cette raison essentielle, il est important à la fois de documenter et d'amener quelque ordre conceptuel dans ce qui semble être un chaos d'activité humaine.*

Les formes quotidiennes de résistance ne font pas les manchettes des journaux ni les titres des médias. *Tout comme des millions de polypes anthozoaires créent bon gré mal gré, un récif corallien, de même procèdent des milliers et des milliers d'actions individuelles d'insubordination et d'évasion qui créent une grande barrière de corail politique et économique par elles-mêmes.* Il n'y a que très rarement des confrontations dramatiques ou un moment étant particulièrement digne d'intérêt pour les médias et pour poursuivre l'analogie, lorsque le navire étatique s'échoue sur le récif, on focalise généralement l'attention sur l'épave du navire et non pas sur la vaste agrégation de petits actes qui ont rendu possible ce naufrage. *Il est très rare du reste que les auteurs de ces actes insignifiants veuillent attirer l'attention sur eux-mêmes. De fait, leur sécurité réside dans leur anonymat.* Il est aussi très rare que des fonctionnaires du système veuillent faire de la publicité aux actes d'insubordination rencontrés.[8] Le faire, serait admettre que leur politique est impopulaire et par-dessus tout, exposerait la forme aléatoire de leur autorité dans les campagnes, ces deux choses n'étant en rien dans l'intérêt de l'État.[9]

La nature même de ces actes et l'intérêt mutuel de ne pas en parler conspirent donc à créer une sorte de silence complice qui ne fait que toujours plus expurger les formes quotidiennes de résistance des livres d'histoire et des archives. L'histoire et les sciences sociales, écrites par une intelligentsia utilisant des documents archivés écrits, qui sont eux-mêmes créés par des fonctionnaires eux-mêmes lettrés, ne sont simplement pas bien équipées pour mettre à jour le silence et les formes anonymes de lutte de classe qui sont typiques de la paysannerie.[10] Dans ce cas, les pratiquants de ces sciences rejoignent donc implicitement la conspiration des participants qui sont eux-mêmes dans le secret. Collectivement, cette improbable cabale contribue à un stéréotype de la paysannerie érigée dans la littérature et dans l'histoire, comme une classe qui alterne entre de longues périodes d'abjecte passivité et de brefs, violents et futiles explosions de rage.
[...]

II. Deux exemples de diagnostics

Dans la poursuite de l'intérêt des analyses déclenchées par les formes quotidiennes de résistance, je fournis une brève description de deux exemples parmi tous ceux que j'ai rencontrés au cours de mes recherches de terrain dans un village de fermier du riz malais de 1978 à 1980. L'un implique la tentative des groupes de femmes transplantées de boycotter les propriétaires terriens qui avaient d'abord loué des moissonneuses-batteuses pour remplacer le travail manuel. Le second fut un cas de vols anonymes des rizières récoltées qui augmentaient en fréquence.

Chacune de ces deux activités avaient les caractéristiques marquantes de la résistance quotidienne. Ni le boycott, comme nous allons le voir, ni les vols ne présentaient un défi public ou symbolique à la légitimité de la production et des arrangements sur la propriété qui avait résisté. Aucun ne demandait une organisation formelle et dans le cas des vols des rizières, la vaste majorité des activités se poursuivaient individuellement la nuit. Peut-être qu'une des caractéristiques les plus marquantes de ces activités et de tant d'autres de ce style dans le village est que, strictement parlant, elles n'avaient aucun auteur qui voulait en prendre publiquement la responsabilité.

Toile de fond

Avant d'examiner plus en détail les deux exemples proposés de résistance, un rapide synopsis du village en question et de sa récente histoire économique devrait aider à situer toute l'affaire. Le village, que nous appellerons ici Sedaka, est une communauté de quelques 74 foyers (352 personnes) localisé dans la plaine de Muda dans l'État malais de Kedah. La région de Muda a été depuis le XIV^{ème} siècle, la zone productrice de riz la plus importante de la péninsule malaise et la production de riz est, et de loin, l'activité économique principale. La stratification du village de Sedaka peut être lue directement et pratiquement des données de propriétés des rizières et de la taille des fermes. La moitié non-proprétaire du village en 1979 possédait environ 3% des rizières cultivées par les villageois et cultivait 18% de la terre arable (incluant les terres louées).



La taille moyenne d'une ferme pour la moitié la plus pauvre du village faisait à peine 4000m², moins de la moitié d'une terre à rizière jugé apte à nourrir convenablement une famille de 4 personnes. Dix familles sont totalement sans terre et un peu plus de la moitié des foyers de Sedaka ont un revenu sous le seuil de pauvreté établi par le gouvernement malais à l'époque. À l'autre bout de la stratification, les dix meilleurs foyers du village possèdent plus de la moitié des rizières cultivées par les villageois et cultivent, en moyenne, sur plus de huit acres de terre arable, c'est à dire plus de 32 000 m². Ces foyers constituent l'élite économique du village. Sept de ces familles sont membres du parti politique malais dominant l'UMNO et gèrent tranquillement les contentieux politiques du village. Pour nos objectifs, le plus grand changement dans la vie socio-économique du village de Sedaka dans la dernière décennie fut le commencement d'une double culture en 1971 et la mécanisation de la moisson du riz qui vint dans son sillage.

La double production de culture en elle-même fut un gros bonus pour tout le monde et dans toutes les strates du village ; les propriétaires obtinrent un double loyer, les propriétaires-cultivateurs et les fermiers augmentèrent leur profit annuel et même les 28 familles vivant à la dure et qui dépendaient de travail dans les champs pour voir une augmentation substantielle de leurs revenus prospérèrent comme jamais auparavant, transplantant et moissonnant deux récoltes. Dans une brève période d'euphorie, les maisons furent réparées, certaines reconstruites, les chefs de famille qui étaient souvent contraints de partir travailler ailleurs hors saison pour augmenter leurs revenus se rendaient compte qu'ils pouvaient maintenant rester au village et tout le monde avait suffisamment de riz pour nourrir à l'aise toute la famille l'année durant. Autres conséquences de la double récolte furent néanmoins néfastes aux familles les plus pauvres notamment avec l'introduction des moissonneuses mécaniques.

En 1975, pratiquement toutes les rizières de Muda étaient entretenues à la main. En 1980, de grosses machines agricoles occidentales coûtant environ 200 000 RM (NdT : la monnaie

malaise est le Ringitt), propriété d'un conglomérat d'hommes d'affaire, moissonnaient environ 80% des récoltes de riz. S'il est difficile d'imaginer l'impact visuel sur cette paysannerie de voir le passage technologique de la faucille et de la faux à ces géants agricoles aux barres de fauchage de 9m de large, on peut en revanche facilement calculer leur impact sur la distribution des revenus agricoles. Les factures de dépenses de travail humain dans les champs furent réduites de près de la moitié et la transplantation demeurait la seule opération des champs qui demandaient encore une main d'œuvre humaine. Les pertes en revenus ont bien entendu été pires parmi ceux qui en avaient le plus besoin : les petits métayers, les locataires des terres et par-dessus tout... les paysans sans terre ne vivant que de leur salaire dans les champs.

Si l'impact de la mécanisation est ajouté aux effets des prix de production stagnants pour les producteurs, l'augmentation des coûts de production et l'augmentation des prix à la consommation, la moitié la plus pauvre de Sedaka a perdu pratiquement tous ses gains en provenance de la double récolte. La distribution des revenus pendant ce temps, s'est considérablement détériorée car les gains générés par la double récolte sont largement partis vers les gros fermiers qui possèdent la plupart des terres et de capital locaux.

Comme dans bien des cas de changement technologique, les effets secondaires de la mécanisation de la moisson ont été au moins aussi importants que les effets primaires. Pour résumer ce qui est une affaire des plus complexes à son essentiel, les conséquences suivantes de la mécanisation des récoltes peuvent être notées :[12]

- 1- Cela a virtuellement éliminé le glanage car l'ensemble de la plante passe dans la machine, alors qu'auparavant une quantité de grain demeurait au sol. Le glanage a toujours été une bonne source de collecte de nourriture pour les foyers les plus pauvres.
- 2- Cela favorisa la substitution de la transplantation manuelle des plants de riz par l'implantation mécanique plus précise plus facile à récolter par les machines. Dès 1980, plus de la moitié des rizières étaient plantées de cette façon, ce qui élimina aussi la transplantation manuelle et donc supprima travail et revenus.
- 3- Celui réduisit fortement la demande pour le travail de moissonnage ce qui réduisit le ratio de salaire dans l'emploi toujours disponible.
- 4- Cela facilita l'expulsion des fermiers et métayers par les propriétaires dans et hors du village, gens qui louaient les terres pour les remplacer par des machines qui cultivaient la terre pour eux.
- 5- Cela créa une nouvelle strate de riches, de locataires entrepreneuriaux voulant louer en masse pour plusieurs saisons de rang, payant le loyer en avance d'un coup.

Les transformations de la riziculture depuis 1971 n'ont pas seulement eu pour résultat l'appauvrissement des strates les plus pauvres villageoises, mais aussi leur marginalisation

en termes de relations productives. Jusqu'en 1975, les propriétaires et fermiers riches avaient plus de terre de riziculture qu'ils ne pouvaient en cultiver par et pour eux-mêmes. Ils avaient besoins de métayers locataires, de services de labourage, de transplanteurs, de moissonneurs et de batteurs. Pour assurer une bonne satisfaction de la demande de travail il était courant pour les villageois un peu plus aisés de "cultiver" la bonne volonté de leur force de travail tout comme celle de leur terre. Ils le faisaient en donnant des fêtes occasionnels, en extension du zhakat (don musulman) en bonus supplémentaire pour les ouvriers agricoles moissonneurs, en fournissant de petits emprunts (sans intérêts ou des cadeaux et ce dans une ambiance sociale pleine de tact et d'humanité. Maintenant les plus aisés n'ont plus aucun intérêt à prendre les plus pauvres comme locataires et de continuer à cultiver leur bonne volonté et la marginalisation des plus pauvres s'est reflétée dans un déclin constant des fêtes, du zhakat et de la charité ainsi que du respect des plus aisés envers les plus pauvres.

Les obstacles à une résistance collective ouverte

Malgré les revers économiques expérimentés par les pauvres de Sedaka, malgré la détérioration de la qualité des relations de classes évidente de derrière la scène, il n'y a pas eu de cas flagrant de conflit de classe ouvert. Les raisons du pourquoi ce silence public devrait perdurer doivent être mentionnées brièvement précisément parce qu'elles sont je pense, communes à bien des contextes de relations de classe agraires et pour suggérer que la résistance qu'on trouvera dans ce milieu est la règle et non pas l'exception.

La situation que confronte les pauvres à Sedaka et dans la plaine de Muda est après tout, partie d'une lutte non-dramatique qui existe partout, contre les effets du développement capitaliste dans les campagnes ; le manque d'accès aux moyens de production (prolétarisation), le manque de travail (marginalisation) et de revenus et la perte du peu de respect et de demandes sociales qui allaient avec le statut précédent. Plus de lectures au sujet du développement capitaliste ou simplement un rapide regard aux probabilités dans ce contexte, indiqueraient que cette lutte est une cause perdue. C'est peut-être juste. Si c'est le cas, la paysannerie pauvre de Sadaka se retrouve au nombre d'une compagnie historique bien distinguée. La résistance tranquille des victimes de cette affaire peut-être tracée à deux raisons essentielles : l'une concerne la nature des changements auxquels les pauvres ont dû être confrontés ainsi que la nature même de leur communauté tandis qu'une autre concerne les effets de la répression.

Les formes de résistance à Sedaka réfléchissent les conditions et les contraintes sous lesquelles elles sont créées. Si elles sont ouvertes, elles sont rarement collectives et si elles sont collectives, elles sont rarement ouvertes. Ici l'analogie avec les escarmouches de guérilla défensives et à petite échelle, est une fois de plus appropriée. Les rencontres sont rarement plus que des "incidents". Les résultats généralement inefficaces et les coupables agissent le plus souvent sous le couvert des ténèbres ou de l'anonymat, se fondant de nouveau rapidement dans la population civile pour s'y protéger.

[...]

Les obstacles à l'action collective présentés par la structure de classe locale sont augmentés par d'autres cassures et alliances au travers des classes. Ce sont les liens familiaux de parenté, de faction, de patronage et de liens rituels qui troublent les eaux du rapport de classe dans pratiquement toutes les petites communautés. Elles opèrent toutes presque sans exception à l'avantage des paysans les plus riches en créant une relation de dépendance qui restreint le pauvre paysan ou la pauvre paysanne à agir selon des termes de classe purs.

Mais cela n'est pas tout, la peur de la répression joue également un grand rôle. On peut ici simplement noter que les efforts populaires de mettre un terme ou de freiner la croissance et le développement du moissonnage mécanisé se sont produits dans un climat de peur générée par les élites locales, la police, la "branche spéciale" des forces de sécurité intérieure, un schéma d'arrestations et d'intimidation à caractère politique. L'activité politique ouverte était à la fois rare et aussi réprimée. Une manifestation très populaire dans l'État de la capitale malaise Alor Setar au début des années 1980, demandant une augmentation du prix d'achat du riz aux fermes vit une masse d'arrestations des figures d'opposition, des menaces de mise en détention et des promesses d'actions encore plus draconiennes si les manifestations continuaient. La peur des représailles et d'être arrêté fut explicitement mentionnée comme étant une raison majeure de l'action indirecte discrète.

Un obstacle final au défi ouvert pourrait être appelé "la dureté du quotidien". La perspective que j'ai en tête peut-être le mieux expliquée par les mots de Hassan, un pauvre qui recevait moins qu'escompté en salaire pour mettre la paille de riz en ballots. Quand on le demanda pourquoi il ne disait rien à son riche employeur, il répliqua : "Les pauvres ne peuvent pas se plaindre ; quand je serai malade ou que j'aurai encore besoin de travail, je devrais encore lui demander. Je suis en colère..." Ce qui se passe ici est ce que Marx avait appelé de manière appropriée "la compulsion idiote des relations économiques", une compulsion qui ne peut se produire que dans un contexte de répression attendue. N'ayant que très peu de possibilités réalistes dans le moment de redresser directement ou indirectement la situation, les pauvres du village n'ont pas d'autre choix que de s'adapter, de s'ajuster du mieux qu'ils le peuvent, aux circonstances qu'ils doivent quotidiennement affronter. Les locataires peuvent bien être m'contentés du loyer qu'ils ont à payer pour leur petit lopin de terre, mais ils doivent payer ou perdre cette terre ; ceux qui ont peu de terres peuvent déplorer la perte de travail salarié, mais ils doivent s'arracher pour le peu qui reste ; ils peuvent avoir une profonde animosité envers ceux qui dominent le village et sa politique, mais ils doivent agir avec circonspection s'ils veulent continuer à bénéficier des petits avantages que cette clique dominante peut toujours conférer.

Au moins deux aspects de cette rancœur, adaptation pragmatique de la réalité méritent une insistance particulière. Le premier est que cela n'élimine pas certaines formes de résistance, bien que cela mette certaines limites que seuls les biens téméraires transgresseraient. Le second, c'est que c'est avant toute chose pragmatique, cela n'implique en aucun cas un consentement normatif de ces réalités. Comprendre cela est simplement comprendre ce qui est, en toute probabilité, la situation pour la plupart des classes historiquement subordonnées. Elles luttent sous des conditions qui sont largement en dehors de leur volonté et elles doivent s'accommoder des questions sur une base quotidienne. Si la plupart

de la vie “conformiste” quotidienne et de l’attitude des pauvres de Sedaka réfléchissent les réalités des relations de pouvoir immédiates, il n’y a sûrement aucune nécessité d’assumer que cela provient d’une hégémonie symbolique, encore moins d’un consensus. La dureté du quotidien est juste suffisante.[13]

Résistance politique : Les formes quotidiennes de la résistance paysanne 2/3 (James C Scott)

DEUXIÈME PARTIE

“Il faut sinon se moquer, en tout cas se méfier des bâtisseurs d’avenir. Surtout quand pour bâtir l’avenir des hommes à naître, ils ont besoin de faire mourir les hommes vivants. L’homme n’est la matière première que de sa propre vie. Je refuse d’obéir.”

~ Jean Giono ~

« Un homme vivant seul répond à une frappe à sa porte. Devant lui se tient Tyrannie, armée et toute puissante qui lui demande : ‘Te soumettras-tu ?’ L’homme ne répond pas et la laisse entrer. L’homme la sert durant des années, puis Tyrannie devient malade par empoisonnement de sa nourriture. Elle finit par mourir. L’homme ouvre alors sa porte, se débarrasse du corps encore chaud, retourne dans sa maison, ferme la porte derrière lui et dit : ‘Non !’ »

– Berthold Brecht –

“La terre et l’esprit [Geist] sont donc la solution du socialisme... Les socialistes ne peuvent en aucune manière éviter le combat contre la propriété foncière. La lutte pour le socialisme est une lutte pour la terre ; la question sociale est une question agraire !”

~ Gustav Landauer ~

L'effort pour enrayer la moissonneuse-batteuse

L'introduction de la moissonneuse-batteuse, le plus soudain et le plus dévastateur des changements associé avec la double récolte, a aussi généré la plus active des résistances. Celle-ci alla bien plus loin que les arguments tenus au sujet de son efficacité, des plaintes au sujet des pertes salariales et la calomnie contre ceux qui louaient les services de la machine. De par toute la zone de riziculture de la province de Kedah, véritable grenier à riz du pays, il y eut des efforts pour physiquement empêcher les machines d'entrer sur les rizières. Il y eut des cas de sabotages et de vandalisme ainsi que des tentatives étendues d'organiser des "grèves" des transplanteurs envers ceux qui louèrent les machines en premier lieu. Toutes ces actions finirent par échouer d'empêcher la mécanisation des récoltes de la riziculture, bien que sans aucun doute elles la limitèrent et la retardèrent.



Le sabotage et l'obstruction des moissonneuses-batteuses commencèrent dès le début des années 1970 lorsque quelques machines prototypes furent utilisées à titre expérimental dans les champs. Ce ne fut qu'en 1976 qu'un gros effort de mécanisation commerciale commença ainsi que les actes de vengeance affiliés. Les fonctionnaires du Muda Agricultural Development Authority choisirent de ne parler que de simple "vandalisme".

Des batteries furent enlevées des machines et jetées dans les fossés d'irrigation, des carburateurs et autres filtres à air furent détruits, du sable et de la boue furent introduits dans les réservoirs d'essence. Au moins une moissonneuse-batteuse fut brûlée. Un petit groupe réveilla de nuit le gardien qui dormait dans la cabine, lui demanda de sortir et mit le feu à l'engin avec du kérosène trouvé alentour. Dans bien des villages, la rumeur de violence fit réfléchir voire dissuada les fermiers d'utiliser les services des machines.

De telles tactiques empêchèrent l'utilisation des machines dans les rizières pendant trois saisons complètes. Deux aspects de ce sabotage et des menaces associées méritent un intérêt particulier. Premièrement, il est clair que l'objectif des saboteurs n'était en rien le vol, rien ne fut jamais volé. Deuxièmement, tous les sabotages eurent lieu de nuit et furent commis par des individus ou de petits groupes qui agissaient de manière anonyme. Ils étaient de plus protégés par leurs compagnons villageois qui, même s'ils savaient de qui il s'agissait, clamait toujours une parfaite ignorance lors des enquêtes de police. Ainsi, il n'y eut jamais de mise en accusation ni d'arrestation. La pratique de poster un veilleur de nuit avec les machines date de ces premiers événements.

Dans le même temps, il y eut les débuts d'un mouvement collectif plus discret, celui des femmes afin de mettre la pression sur les fermiers qui louaient les machines. Les hommes et les femmes, souvent de même famille, avaient bien entendu souvent perdu des revenus à cause de la machinerie, mais ce furent les femmes qui eurent une véritable puissance de négociation. Elles étaient toujours jusqu'à cette époque, en contrôle totale des transplants

de riz (*NdT* : transplanter les jeunes pousses de riz dans les rizières, ceci est aujourd'hui entièrement mécanisé dans la plupart des pays d'Asie, par exemple aujourd'hui au Japon, pays industrialisé, une ferme de riz de dizaines d'hectares se gère entièrement en famille, 2 ou 3 personnes, tout étant hautement mécanisé... Il n'y a plus d'ouvriers agricoles depuis bien longtemps au Japon, ceci est aussi le fait d'une nécessité démographique). Les femmes qui glanaient les rizières après les récoltes étaient les mêmes qui transplantaient les jeunes pousses de riz en début de culture. Elles perdaient la moitié de leurs revenus saisonniers et elles étaient compréhensiblement réticentes à transplanter le riz des fermiers qui utiliseraient des machines pour la moisson. Ces groupes de femmes s'organisèrent en opération de boycott qui refusait de transplanter le riz des fermiers qui louaient les moissonneuses-batteuses.

[...]

Le vol de rizière : la résistance routinière

La tentative de coup d'arrêt à la récolte par moissonneuses-batteuses bien que n'étant pas vraiment quelque chose de bien dramatique, sortait sans aucun doute de l'ordinaire. Ceci se produisit sur une toile de fond discrète de résistance routinière au sujet des salaires, de l'occupation des sols, des loyers et de la distribution des rizières qui est une caractéristique permanente dans le Sedaka et dans toute mise en place agraire stratifiée. Un examen rapproché de cette réalité de la lutte met en valeur une forme implicite de syndicalisme local qui est renforcé à la fois par l'entraide entre les pauvres et par une grande quantité de vol et de violence contre la propriété. Rien de cette activité ne pose une menace fondamentale à la structure de base des inégalités agraires, que ce soit matériellement ou symboliquement. Ce que cela représente néanmoins, est un processus constant de mise à l'épreuve et de renégociation des relations de production entre les classes.

Des deux côtés : propriétaire, métayer / paysan-ouvrier agricole, il y a cette quête sans fin de saisir le moindre petit avantage et de le maintenir, de tester les limites de la relation existante, de voir précisément ce qu'on peut en tirer et d'inclure la marge retirée comme partie d'un gain de territoire accepté ou du moins toléré. Aux cours des décennies, il est évident que tout ceci a favorisé les fortunes des grands fermiers et des propriétaires terriens. Ils ont non seulement absorbé une grande partie des terres arables défendues par les locataires et ouvriers agricoles, mais ce faisant, ils ont aussi réduit (en le marginalisant) le périmètre de la lutte. Même sur ce périmètre réduit, il y a une pression constante exercée par ceux qui espèrent regagner du terrain et ce qu'ils ont déjà perdu. Les résistants n'ont pas besoin d'une explication et d'une coordination explicites pour mener la lutte, car le simple impératif de vivre correctement est suffisant pour les motiver.

Les dimensions et modus operandi de cette résistance plus "routinière" pourraient remplir des volumes. Pour le but de notre discussion ici, la plupart des problèmes de base posés par une telle résistance peut être perçu dans la forme particulièrement "populaire" qu'ils prennent : le vol de riz. Le vol rural n'est en rien remarquable en lui-même, il est pratiquement une caractéristique permanente de la vie agraire stratifiée où et quand l'État et ses agents sont insuffisants pour contrôler. Quand le vol prend les dimensions de la lutte

dans laquelle les droits à la propriété sont contestés, alors là cela peut devenir un élément essentiel pour toute analyse attentive des relations de classe.

La quantité de terres arables volées au cours d'une saison, bien que pas très grande en proportion de la récolte totale, est alarmante pour le grand fermier et de plus, on pense que cela est en croissance. Il n'y a pas de statistiques officielles disponibles bien sûr, mais j'ai fourni l'effort d'enregistrer toutes ces pertes de terres qui m'ont été rapportées durant la saison principale de 1979-80. La plus grande catégorie est celle du vol de riz complet non battu.

Rapport des vols de riz par sacs pour la saison 1979-80

Fanner Reported Loss

gunny sack(s)

Shahnon 1

Haji Kadir 1

Samat 1

Abu Hassan 2

Ghani Lebai Mat 1

Amin 2

Tok Long 2

Idris 1

Lebai Pendek 2

Fadzil 1

Total 14

(Valeur marchande approximative = M\$532.)

[...]

D'autres formes de résistance de la part des pauvres de Sedaka changent dans leurs détails mais pas dans l'aspect général. *Une des marques de fabrique de pratiquement toute résistance dans le Sedaka est l'absence relative de toute confrontation ouverte de classe que ce soit. Là où la résistance est collective, elle est très prudente ; lorsqu'elle est le fait d'individus ou de petits groupes attaquant la propriété, elle est anonyme et très souvent nocturne.* Par sa prudence calculée et son secret, elle préserve dans la plupart des cas, le théâtre du pouvoir qui domine la vie publique du Sedaka. Toute intention de prendre d'assaut la scène publique peut être désavouée et des options sont toujours maintenues de manière consciente. *La déférence et la conformité bien que rarement rampantes, continuent d'être la position publique des pauvres.* Mais aussi, derrière le décor, il est toujours possible de tester les limites.

La résistance au Sedaka n'offre pratiquement rien de ce qu'on pourrait s'attendre à trouver dans l'histoire typique du conflit rural. Il n'y a pas d'émeutes, pas de manifestations, pas de vandalisme, pas de délinquance sociale organisée, pas de violence ouverte. *La résistance découverte n'a aucun lien avec des mouvements politiques extérieurs plus importants, d'idéologies ou de cadres révolutionnaires, bien qu'il soit clair que de telles luttes se soient tenues dans presque tous les villages de la région.* Les formes de résistance ici notées ne

demandent que très peu de coordination, encore moins d'organisation politique, bien qu'elles pourraient en bénéficier. Bref, elles sont des formes de résistance propres à un village et sa sphère indigène. Si nous sommes prudents avec l'utilisation de ce terme, elles pourraient être vues comme des formes de résistance *primitive*.

L'utilisation du mot "primitif" n'implique pas, comme le fait Hobsbawm, que ce sont des méthodes arriérées et destinées à évoluer vers des tactiques et idéologies plus élaborées. Cela implique simplement que ces formes de résistance sont les stratégies quasi permanentes, quotidiennes et continues de classes rurales subordonnées œuvrant dans des conditions difficiles. En temps de crise ou de changement politique, elles pourront être appuyées par d'autres formes de lutte qui sont plus opportunes. Il y a eu des chances néanmoins qu'elles disparaissent aussi loin que la structure sociale rurale demeure inégale et exploiteuse. Elles sont le lit même dans lequel d'autres formes de résistance peuvent grandir et il y a de très grandes chances qu'elles persistent après que de telles autres formes aient réussies ou échouées à leur tour de donner un nouveau schéma inégalitaire.

Résistance politique : Les formes quotidiennes de la résistance paysanne 3/3 (James C. Scott)

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

« La machine de l'État est oppressive par sa nature même, ses rouages ne peuvent fonctionner sans broyer les citoyens, aucune bonne volonté ne peut en faire un instrument du bien public ; on ne peut l'empêcher d'opprimer qu'en le brisant. »

~ Simone Weil ~

« On peut dire qu'il n'y a pas encore eu de révolution dans l'histoire, il ne peut y en avoir qu'une qui serait une révolution définitive. Le mouvement qui semble achever la boucle en entame déjà une nouvelle à l'instant même où le gouvernement se constitue. Les anarchistes, Varlet en tête, ont bien vu que gouvernement et révolution sont incompatibles au sens direct. Il implique contradiction, dit Proudhon, que le gouvernement puisse être jamais révolutionnaire et cela pour la raison toute simple qu'il est gouvernement.' [...] S'il y avait une seule fois révolution, en effet, il n'y aurait plus d'histoire. Il y aurait unité heureuse et mort rassasiée. »

~ Albert Camus ~

“À quoi sert l’État ?... C’est la protection de l’exploitation, de la spéculation, de la propriété privée, – produit de la spoliation. Le prolétaire, qui n’a que ses bras pour fortune, n’a rien à attendre de l’État ; il n’y trouvera qu’une organisation faite pour empêcher à tout prix son émancipation.

Tout pour le propriétaire fainéant, tout contre le prolétaire travailleur : l’instruction bourgeoise qui dès le bas âge corrompt l’enfant, en lui inculquant les préjugés anti-égalitaires ; l’Église qui trouble le cerveau de la femme ; la loi qui empêche l’échange des idées de solidarité et d’égalité ; l’argent, au besoin, pour corrompre celui qui se fait un apôtre de la solidarité des travailleurs ; la prison et la mitraille à discrétion pour fermer la bouche à ceux qui ne se laissent pas corrompre. Voilà l’État.”

~ Pierre Kropotkine, “Paroles d’un révolté”, 1885 ~

III. Ce qui compte comme résistance

Mais peut-on voir les activités que nous avons décrites plus haut et autres comme de la résistance ? Pouvons-nous appeler un boycott qui ne fut même jamais annoncé, une résistance de classe ? Pourquoi devrions-nous considérer le vol de quelque sacs de riz comme une forme de résistance de classe ; pas d’action collective, ni même de défi ouvert au système de propriété et de domination. Bien des questions similaires pourraient être levées au sujet des commérages et des moqueries sur les personnes qui sont un des principaux moyens par lequel les pauvres de Sedaka essaient d’influer constamment sur l’attitude de ceux qui veulent bien faire.

En première approximation, je propose la définition suivante de la résistance de la classe paysanne, une qui inclurait bon nombre des activités dont nous avons parlé. Le but derrière cette définition n’est pas de fixer artificiellement ces problèmes importants, mais plutôt d’insister les problèmes conceptuels auxquels nous devons faire face pour comprendre cette résistance et pour faire ce que je pense être un cas plausible de large compréhension de ceux-ci.

La résistance de la plus basse classe parmi les paysans représente tout acte de cette classe qui a pour but de mitiger ou de nier des postulats (ex : loyers, impôts, déférence...) imposés sur cette classe par des classes “supérieures” (ex : propriétaires terriens, État, propriétaires des machines, prêteurs sur gage etc...) ou pour faire avancer ses propres prérogatives (ex : travail, accession à la terre, charité, respect etc...) vis à vis de ces classes dites “supérieures”.

Trois aspects de la définition méritent un bref commentaire. **D’abord**, il n’y a aucune obligation que la résistance prenne la forme d’une action collective. **Secundo** et ceci est une affaire bien épineuse, les intentions sont construites dans la définition. Nous y reviendrons, mais pour le moment la formulation permet que des actes de résistance puissent se retourner contre la résistance et produisent des conséquences qui ne furent pas anticipées. **Finalement**, la définition reconnaît ce que nous pourrions appeler une résistance

symbolique ou idéologique (par exemple sous la forme de rumeurs, de calomnie, de rejet de catégories imposées, de refus de la déférence), comme faisant partie intégrante de la résistance de classe.

Le problème d'intention est extrêmement complexe et pas simplement parce que des voleurs de riz qui courent toujours de notre exemple précédent refusent d'être identifiés, sans parler de discuter de leurs intentions une fois localisés. Le plus grand problème provient de notre tendance à penser la résistance comme étant des actions impliquant au moins un sacrifice individuel ou collectif afin d'apporter un gain collectif sur le long terme. Les pertes immédiates d'une grève, d'un boycott ou même de refuser d'entrer en concurrence avec d'autres membres de classe pour la terre ou le travail sont évidemment évidentes à cet égard. Mais quand on parle d'action comme le vol par exemple, nous sommes confrontés à une combinaison de gain personnel immédiat et ce qui pourrait être une forme de résistance. Comment pouvons-nous préjuger duquel de ces deux buts est de première importance ? On ne parle pas ici de simple définition mais plutôt de l'interprétation de tout un panel d'actions qui me semblent être profondément et historiquement ancrées dans des relations de classe quotidiennes.

Le braconnier anglais du XVIII^{me} siècle résistait peut-être le droit exclusif de la noblesse à la chasse, mais il était plus que certainement tout autant intéressé si ce n'est plus, par un civet de lapin. Le paysan d'Asie du Sud-Est qui cache ses possessions de riz et autres du collecteur d'impôts a peut-être contesté la hausse des impôts et taxes, mais il était tout aussi intéressé de voir et de savoir que sa famille aurait assez à manger jusqu'à la prochaine récolte. Le conscrit paysan qui désertait l'armée était peut-être contre la guerre, mais il s'assurait tout autant de sauver sa peau sans aller au front. Lequel de ces motifs inexorablement imbriqués est-il le plus important ? Même si nous pouvions directement demander aux intéressés et même s'ils pouvaient répondre de manière candide, ce n'est pas sûr qu'ils puissent faire la part des choses et le dire clairement.

Ceux qui ont étudié de près l'esclavage, simplement le plus souvent parce que l'entraide était la seule option valable, ont eu la tendance à minimiser de telles actions comme étant une "véritable" résistance pour trois raisons. Toutes trois figurent dans l'analyse de la "rébellion" des esclaves de Gerald Mullin.

En évaluant les différences observables dans l'attitude des esclaves, les chercheurs se demandent habituellement si un style particulier de rébellion représentait une résistance aux abus due à l'esclavage ou une véritable résistance à l'esclavage en tant que tel. Quand l'attitude de l'esclave est examinée à la lumière du contenu politique, le petit travailleur, l'esclave des champs ne pèse pas bien lourd. Pour parler franc, leur "fainéantise", futilité et larcins représentaient un type de rébellion limité et peut-être aussi surestimé. Leurs réactions à des abus imprévus ou à de soudains changements dans la routine de la plantation étaient au mieux de petits faits perpétrés contre l'esclavage. Mais les schémas d'obstruction planifiée des esclaves pensés pour faire obstruction aux travaux de la plantation, leurs actions persistantes de sabotage par grève du zèle contre les cultures et les stocks ainsi que les vols de nuit des coopératives qui alimentaient les marchés noirs locaux,

étaient plus politiques dans leurs conséquences et représentaient une résistance à l'esclavage en lui-même. [Mullin, 1972 : 35;]
[...]

Il est dit que la “vraie” résistance est :

- a) organisée, systématique et coopérative
- b) fondée sur le principe de l'abnégation
- c) a des conséquences révolutionnaires et / ou
- d) personnifie des idées ou des intentions qui nient la base et le fondement de la domination elle-même



Des activités aléatoires, incidentelles ou épiphénoménales par contraste sont :

- a) désorganisées, non systématiques et individuelles
- b) opportunistes et égoïstes
- c) n'ont pas de conséquences révolutionnaires et / ou
- d) impliquent dans leur intention ou leur logique, une certaine accommodation avec le système de domination

Ces distinctions sont importantes pour toute analyse qui a pour objectif de tenter de délimiter les formes variées de résistance et pour montrer comment elles sont liées les unes aux autres et avec la forme de domination dans laquelle elles se produisent.

Je dispute ici le fait qu'on ne puisse considérer que les premières caractéristiques comme étant celles de la “vraie résistance” alors que les dernières ne seraient qu'inconséquentes et triviales.

Cette position, de mon point de vue, déconstruit fondamentalement la base même de la lutte politique et économique conduite par les classes subordonnées, pas seulement les esclaves, mais aussi les paysans et les ouvriers, dans des conditions de répression. Ceci est fondé sur une combinaison ironique à la fois de suppositions léninistes et bourgeoises de ce qui constitue l'action politique. Les trois premières comparaisons jumelées seront ici adressées. L'affaire finale de savoir si les intentions sont d'accommoder ou de révolutionner demanderait une analyse séparée bien plus longue.

[...]

Note des traducteurs : ici Scott illustre son point de vue avec 4 exemples historiques (la révolution russe, la révolution chinoise et la dissolution de l'armée de Chang Kaï Chek en 1948, la guerre du Vietnam et la révolution mexicaine d'Emiliano Zapata en 1910). Se référer au texte original pour les détails...

Ignorer l'élément de self-intérêt dans la résistance paysanne, c'est ignorer le contexte déterminé, pas seulement de la politique paysanne, mais aussi de la politique de la plupart des strates basses. C'est précisément la fusion du self-intérêt et de la résistance qui est la force vitale qui anime la résistance des paysans et des prolétaires (*NdT* : le paysan étant un prolétaire par définition, la confusion et l'amalgame entre “prolétaire” et “ouvrier” étant

assez irritante et limitatrice...) **Lorsqu'un paysan planque une partie de sa récolte pour éviter de payer un impôt, il remplit à la fois son estomac et celui de sa famille et prive l'État de son grain. Quand un soldat paysan déserte l'armée parce que la nourriture y est mauvaise et que ses cultures à la maison doivent être moissonnées, il prend à la fois soin de lui-même et prive l'État de sa chair à canon. Quand de tels actes sont isolés, il y a peu d'intérêt ; mais lorsqu'ils deviennent des comportements récurrents (bien que non coordonnés, ni même organisés), alors nous avons à faire à des actes de résistance.**

La nature intrinsèque et, dans un sens, la "beauté" de la vaste majorité de la résistance paysanne est qu'elle confère des avantages immédiats tout en refusant des ressources importantes à la classe appropriatrice et que cela ne requiert pas ou peu d'organisation manifeste. L'entêtement, la résilience et la force d'une telle résistance proviennent directement du fait qu'elles sont profondément enracinées dans un matériau de lutte partagé dont une classe entière fait l'expérience.

Demander à la résistance d'une strate plus pauvre qu'elle ait des "principes" ou soit "altruiste" est non seulement une insulte au statut moral des besoins fondamentaux humains, mais c'est plus fondamentalement, une mauvaise construction de la base de la lutte de classe qui est, avant tout, une lutte contre l'appropriation du travail, de la production, de la propriété et des taxes. Les problèmes de "gagne-pain" sont l'essence même de la politique et de la résistance des couches les plus défavorisées. La consommation, de cette perspective, est à la fois le but et le résultat de la résistance et de la contre-résistance.

[...]



De mon point de vue, bien trop d'attention théorique (essentiellement de manière ahistorique) a été donnée à la "classe" et pas assez à la "lutte de classe". De fait, la lutte de classe est le premier et le plus universel des concepts. Pour le dire sans ambages, les classes n'existent pas en tant qu'entités séparées, regardez autour de vous, trouvez une classe ennemie, puis commencez la lutte. ***Au contraire, les gens se retrouvent dans une société qui est structurée de manière particulière (crucialement, mais pas exclusivement en des relations de production), ils***

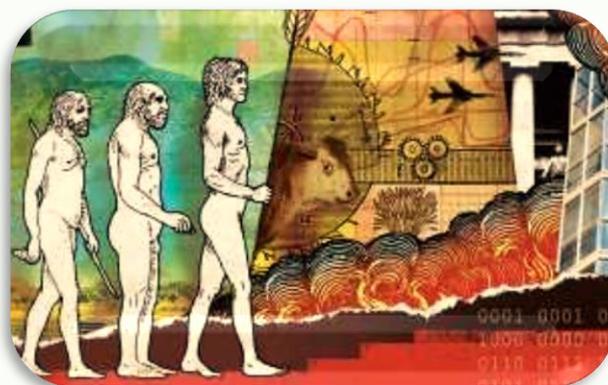
font l'expérience de l'exploitation (ou du besoin de maintenir le pouvoir sur ceux qui sont exploités) ils identifient des points d'intérêts antagonistes, ils commencent une lutte autour de ces problèmes et dans le processus de la lutte, ils se découvrent eux-mêmes en tant que classe, ils en viennent à identifier cette découverte comme étant une "conscience de classe". Classe et conscience de classe sont toujours la dernière et non pas la première étape du véritable processus politique [1978 : 149]

La tendance à négliger les actes individuels de résistance comme étant insignifiants et réserver le terme de "résistance" pour une action collective organisée est aussi trompeuse

que l'insistance sur l'action "de principe". Le statut privilégié aux mouvements organisés provient, je suspecte, de deux orientations politiques : la première essentiellement léniniste, qui ne regarde comme seule action de classe valide ce qui est mené par un parti d'avant-garde servant de "personnel général", la seconde plus directement est dérivée d'une familiarité et d'une préférence pour une politique ouverte, institutionnalisée telle qu'elle est conduite par les "démocraties capitalistes". Dans les deux cas, quoi qu'il en soit, il y a une déformation des circonstances politiques et sociales au sein desquelles la résistance paysanne est typiquement menée.

La qualité individuelle et le plus souvent anonyme de la vaste majorité de la résistance paysanne est, bien entendu, éminemment adaptée à la sociologie de la classe dans laquelle elle se produit. Étant dispersée dans de petites communautés et manquant généralement de moyens institutionnalisés pour agir collectivement, elle a plus de chance d'employer ces moyens de résistance locaux demandant très peu de coordination. Dans des circonstances historiques spéciales de privation matérielle démesurée, de cassure des institutions de répression, ou de protection de la liberté politique (plus rarement les trois), la paysannerie peut et a déjà été organisée en un mouvement politique de masse (*NdT : grand exemple de la Makhnovchtchina ukrainienne ou révolte paysanne anarchiste de Nestor Makhno de 1918 à 1923*). De telles circonstances sont néanmoins très rares et le plus souvent de courte durée. Dans la plupart des endroits, la plupart du temps, ces options politiques ont simplement été empêchées. [...] Ainsi, à l'encontre des organisations formelles organisées (de type marxiste), ce type de résistance ne présente pas de centre, pas de leaders, pas de structures identifiables qui puissent être infiltrées, cooptées ou neutralisées.

Ce qui manque en termes de coordination centralisée peut-être compensé par la flexibilité et la persistance. Ces formes de résistance ne gagneront pas de batailles ouvertes mais elles sont admirablement adaptées pour de longues campagnes d'attrition. Si nous devons concentrer notre recherche pour une résistance paysanne dans une activité formellement organisée, nous pourrions chercher longtemps en vain, car en Malaisie, comme dans bien des pays du tiers-monde, de telles organisations sont le plus souvent absentes ou sont la création d'officiels et d'une certaine élite rurale. Nous louperions simplement beaucoup de ce qu'il se passe. L'activité politique formelle et organisée est peut-être la norme des élites, de l'intelligentsia et des classes moyennes aussi bien dans le tiers-monde que dans le monde occidental, disposant d'un quasi-monopole des techniques institutionnelles et d'accès, mais il serait plutôt naïf que de croire que la résistance paysanne adopterait la même voie. N'oublions pas non plus que les formes de résistance paysanne ne sont pas juste un produit de son écologie sociale. Les paramètres de résistance sont aussi déterminés, en partie, par les institutions de répression. Lorsque ces institutions fonctionnent normalement, elles peuvent empêcher toute autre forme de résistance qu'individuelle, informelle et clandestine.



Ainsi, il est parfaitement légitime et même important, de distinguer entre les niveaux et formes variés de résistance : formelle / informelle, individuelle / collective, publique / anonyme, ceux qui défient le système de domination / ceux qui ciblent des gains marginaux. Mais il doit en même temps être très clair que ce que nous pourrions mesurer en fait dans cette entreprise est le niveau de répression qui structure les options disponibles. Selon les circonstances auxquelles ils sont confrontés, les paysans peuvent osciller entre une activité électorale organisée et des confrontations violentes, en passant par des actions silencieuses et anonymes telles que trainer les pieds (grève du zèle), rechigner ou voler. Cette oscillation peut-être due en certains cas à des changements d'organisation sociale de la paysannerie, mais souvent due au changement dans le niveau de répression. Plus d'une paysannerie a été brutalement réduite d'une activité politique radicale ouverte pratiquée à un moment donné, à des actes résilients sporadiques de petite résistance l'instant suivant. Si nous permettons de n'appeler "résistance" que la première activité, nous simplement permettons à la structure dominante de définir pour nous ce qui est ou n'est pas de la résistance.

Bien des formes de résistance que nous avons examinées peuvent être des actions "individuelles", mais cela ne veut pas dire qu'elles soient forcément non-coordonnées. Une fois de plus, une compréhension du concept de coordination dérivée du système bureaucratique officiel est de peu d'assistance dans la compréhension d'actions de petites communautés ayant des réseaux informels très importants et des sous-cultures de résistance riches, profondément ancrées dans l'histoire. Ce n'est par exemple pas une exagération que de dire qu'une grande partie de la culture folklorique de la "petite tradition" paysanne est constituée d'une légitimation voire même d'une célébration de juste quelques formes évasives intelligentes de résistance que nous avons examinées. Sous cette forme ou d'autres (par exemple les histoires de bandits, de paysans héros, de mythes religieux) la culture paysanne aide à écrire la dissimulation, le braconnage, le vol, l'évasion fiscale, la fuite de la conscription etc. Alors que la culture populaire n'est pas une coordination dans le sens formel du terme, elle parvient souvent à faire un "climat d'opinion" qui, dans d'autres sociétés plus institutionnalisées, demanderait une campagne de relations publiques.

Ce qui est le plus marquant au sujet de la société paysanne est de constater que bien des choses sont le résultat d'efforts de réseaux de compréhension et de pratique coordonnés, de l'échange de travail aux fêtes de village en passant par les préparations de mariages et des déménagements. C'est la même chose en ce qui concerne les boycotts, les "négociations" de salaire, le refus des locataires d'entrer en compétition les uns avec les autres, ou l'omerta, la conspiration du silence autour des vols quand ils ont lieu. Aucune organisation formelle n'est créée pour la simple et bonne raison qu'aucune n'est nécessaire et pourtant il existe une forme de coordination qui nous indique que ce qui se passe n'est pas juste une action individuelle se produisant de manière spontanée.

À la lumière de ces considérations, retournons alors brièvement sur la question de l'intention. Pour bien des formes de résistance paysanne, nous avons bon nombre de raisons de nous attendre à ce que les acteurs demeurent muets au sujet de leurs intentions. Leur sécurité dépend de leur silence et de leur anonymat ; la forme de résistance elle-même

pourrait bien dépendre pour son efficacité d'avoir l'apparence de la conformité ; leurs intentions peuvent tout aussi bien être intégrées dans cette culture paysanne et dans la routine, la lutte évidente pour fournir sa subsistance et sa survie à son foyer afin de demeurer inarticulé. Le poisson ne parle pas de l'eau.

Dans un sens et de manière évidente, leurs intentions sont exprimées dans les actions elles-mêmes. Un paysan soldat qui, comme tant d'autres, déserte l'armée dit de facto par cet acte que les buts de cette institution et les risques qu'elle fait encourir aux personnes ne prévaudront pas sur sa famille ou ses besoins personnels. En d'autres termes, l'État et son armée ont suffisamment échoué dans leur entreprise de maintenir cet individu sous les drapeaux, à conserver son accord et son obéissance. Un ouvrier agricole lors des moissons qui vole du riz à son employeur dit de fait que son besoin de riz l'emporte sur les droits de propriété officiels de son patron.

Lorsqu'on en vient à ces établissements sociaux où les intérêts matériels des classes exploiteuses sont directement en conflit avec la paysannerie (loyers, salaires, emploi, taxes / impôts, conscription, division du travail de moisson) nous pouvons je le pense, déduire des intentions de la nature des actions elles-mêmes. Ceci est particulièrement le cas lorsqu'il y a un schéma systémique d'action qui discute ou nie une appropriation des surplus. L'évidence des intentions est bien entendu toujours la bienvenue, mais nous ne devrions pas trop compter dessus.

Pour cette raison, la définition de résistance donnée plus tôt place une insistance particulière sur l'effort de réduire les affirmations symboliques et matérielles de la classe dominante. Le but de la résistance paysanne n'est pas dans les grandes largeurs de renverser la classe dominante et de changer le système mais de simplement mieux vivre aujourd'hui, cette semaine, cette saison, en son sein. Le but après tout pour une grande partie de la résistance paysanne est de, comme l'a si bien dit Hobsbawm "*travailler le système à leur désavantage minimum*" [1973 : 12]. Leurs tentatives persistances de "grignoter pas à pas" peuvent échouer et se retourner contre eux, ils peuvent parfois alléger l'exploitation, ils peuvent parvenir à une renégociation des limites de leur exploitation et de l'appropriation, et ils peuvent bien plus rarement mettre à bas le système. Tout ceci n'est que possibles conséquence. Leur intention par contraste est presque toujours celle de la survie et de la persistance. La poursuite de ce but peut demander selon les circonstances, des actes de petite résistance comme nous l'avons vu, mais aussi de dramatiques actions d'auto-défense. Quoi qu'il en soit, leurs actions seront vues par la classe appropriatrice comme truculence, tromperie, arrogance, actions de canaille, bref seront affublées de tous les vocables pour dénigrer et mépriser la résistance quelle que soit sa forme. La définition de la classe appropriatrice va arranger ce qui n'est qu'actions de subsistance en des actes de défis à l'ordre établi.

Il devrait être apparent que la résistance n'est pas simplement tout ce que font les paysans pour s'entretenir eux-mêmes et leurs foyers. La vaste majorité de ce qu'ils font doit être comprise comme étant de l'obéissance, même s'ils en tiennent rigueur et se plient à contrecœur. Le pauvre laboureur sans terre qui vole un peu de riz à un autre pauvre

homme ou qui le coiffe au poteau pour un métayage, survit mais il ne résiste certainement pas dans le sens défini ici. Une des questions clef qui doit être posée au sujet de tout système de domination est dans quelle mesure réussit-il à réduire la classe subordonnée à des stratégies purement de "mendicité envers le voisin" pour la survie. Certaines combinaisons d'atomisation, de diminution, de terreur, de répression et de besoin pressant de matériel peuvent de fait permettre à parvenir au rêve ultime de la domination : avoir les dominés, les opprimés s'exploiter les uns les autres.

[...] En d'autres temps et d'autres lieux, les paysans se sont défendus contre les corvées, les impôts et autres taxes et la conscription imposés par l'État agraire, contre l'État colonial, contre les rouages du capitalisme (comme par exemple les loyers, l'intérêt de la dette, la prolétarianisation, la mécanisation...), contre l'État capitaliste moderne et, devrait-on ajouter, contre bien des États dits socialistes également. La révolution quand elle viendra et si elle vient jamais, pourra bien éliminer les pires maux de l'ancien régime en place, mais ce n'est que très rarement si jamais, la fin de la résistance paysanne. Car "l'élite révolutionnaire" qui capture l'État a le plus souvent des buts bien différents que ceux de leurs anciens supporteurs.

[...] Il devient alors possible pour un subtil observateur comme Goran Hyden de faire de remarquables parallèles entre la résistance paysanne tanzanienne d'auparavant au colonialisme et au capitalisme et sa résistance actuelle aux institutions et aux politiques d'un État socialiste de la Tanzanie moderne [Hyden, 1980 : passim]. Il fournit un compte-rendu pointu du comment le "mode de production paysan", en trainant les pieds, en privatisant la terre et le travail qui ont été appropriés par l'État, par l'évasion (fiscale), par la fuite et par le pillage des programmes gouvernementaux pour ses propres objectifs, ont affaibli les plans étatiques. Au Vietnam également, après que la révolution ait été consumée dans le sud aussi bien que dans le nord, les formes quotidiennes de résistance paysanne ont perduré.

L'expansion subreptice des lots de terre privés, le retrait du travail des entreprises d'État pour la production des foyers, l'échec de la livraison de grain et de stock à l'État, l'« appropriation » des crédits et des ressources d'État par les foyers et les équipes de travail et la croissance exponentielle du marché noir, attestent de la ténacité de la production de petite commodité sous les formes de l'État socialiste. Les formes de résistance irréductibles, têtues et persistantes que nous avons examinées pourraient bien représenter les véritables armes durables du faible à la fois avant et après la révolution.



LECTURES COMPLÉMENTAIRES :

Proposées par **Résistance 71** :

James-C-Scott-Contre-le-Grain-une-histoire-profonde-des-premiers-États

James C Scott L'art de ne pas être gouverné

Murray Bookchin Ecologie Sociale 1982

Pierre Clastres Anthropologie Politique et Résolution Aporie

Charles-Macdonald Anthropologie de l'anarchie

Francis Cousin Bref Manifeste pour un Futur Proche

Paulo Freire La pédagogie des opprimés

Manifeste pour la Société des Sociétés

James C. Scott sur Résistance 71 ►



Bonus proposés par Jo :

Appel au socialisme - Pour la société des sociétés, 1911 - Gustav Landauer, 2nde Réédition de 1919

Les écrits de Nestor Makhno - Ou l'anarchie ukrainienne dans la révolution russe

À retrouver dans ► <https://jbl1960blog.wordpress.com/les-pdfs-realises-par-jbl1960/>

« Lorsque la révolution devient l'État, elle devient mon ennemie » Entretien avec James C. Scott (juin 2018) - Publication du 5 novembre 2019 sur JBL1960BLOG ► <https://jbl1960blog.wordpress.com/2019/11/05/lorsque-la-revolution-devient-letat-elle-devient-mon-ennemie-entretien-avec-james-c-scott-juin-2018/>



James C. Scott : « *L'anarchisme est avant tout une pratique mêlant un intérêt pour le débat politique contradictoire, un principe d'incertitude et la soif de connaissance* ».

James C. Scott sur JBL1960BLOG